

ses digues, comme une **avalanche** qui se précipite des hautes cimes, **des** clans, des hordes, des tribus à demi sauvages fondent sur l'Italie et les Gaules, sur ce qui **était** hier encore l'empire romain. Rien ne **peut** résister; rien ne résiste. Que va devenir, **sous** ce choc formidable, la jeune société chrétienne à peine remise de la double crise des persécutions et des hérésies? Ne sera-t-elle point **forcément** entraînée et submergée dans le désastre **universel**? A deux ou trois siècles de ce moment tragique, regardez : c'est la force morale qui **a** dompté la force brutale. Ce sont les Barbares qui se sont fait baptiser. L'Église, impuissante d'elle-même et d'elle seule à un tel labeur, **humainement** parlant au-dessous de cette tâche **colossale**, une fois de plus a été soutenue par le **Christ** qui l'aimait. Le Christ n'a pas permis **qu'**elle fût victime des agresseurs sous les coups **desquels** tout croulait; il a voulu qu'elle les **pétrît** de son esprit et de son souffle, et les transformât en ouvriers puissants de la civilisation. **Le** Christ, de son assistance immanente et invisible, l'a protégée; le Christ l'a sauvée. *Christus dilexit Ecclesiam.*

Au lendemain de ces divers périls nés du dehors, persécutions, hérésies, invasions, l'Église en va rencontrer et subir **d'**autres nés du dedans, pires peut-être que les premiers. Ses ennemis une fois vaincus, elle semblait devoir goûter la paix du triomphe; mais la paix lui devient funeste. Le bien-être lui tend des pièges impré-

vus. En de désolantes proportions elle s'y laisse prendre et entraîner. Le goût du lucre, la simonie, l'abaissement des mœurs, les défaillances privées et publiques de tous degrés et de tous noms lui font la guerre. Le sel de la terre s'affadit. Jusqu'au seuil du sanctuaire, jusque sur les marches de l'autel, les scandales se multiplient. Huitième, neuvième, dixième siècle..., l'histoire impartiale est obligée de jeter un voile sur cette triste époque. Que faudrait-il pour que le mal, s'étendant de proche en proche, poussant à bout ses ravages, compromette à jamais l'œuvre sacrée des premiers jours? Mais le Christ est là, qui aime et qui veille. Tout d'un coup il suscite de grandes âmes qui font revivre les plus admirables vertus évangéliques, le zèle, la charité, la pureté, le détachement, le dévouement : Pierre l'Ermite, au cœur et à la parole de feu; François d'Assise, Bernard, Dominique, Thomas d'Aquin, Grégoire VII, Louis IX, ces géants de la pensée et de l'action, ces semeurs de vérité et de sainteté à partir desquels des temps nouveaux se lèvent aussi pleins de promesses que les temps précédents en avaient été déshérités. Oui, le Christ aime l'Église d'un amour de compassion attendrie, en cette heure plus troublée de son pèlerinage terrestre. Lui qui durant sa vie mortelle aimait les malades, les infirmes, les mourants, les morts; lui qui devant le sépulcre de Lazare, amassant toutes ses divines énergies, criait : *Lazare, veni foras*, relève ce

qui allait tomber, ranime ce qui semblait devoir mourir. *Christus dilexit Ecclesiam.*

L'épreuve suit l'épreuve. D'où pourra-t-elle encore surgir? Voyez : deux papes, trois papes à la fois! c'est le schisme d'Occident. Jésus avait constitué son Église sur la loi de l'autorité d'un seul pasteur, Pierre et ses successeurs jusqu'à la fin des temps. Cette autorité unique, jusquelà admise et respectée, la voilà méconnue,... méconnue non point en soi et en principe, mais en fait. La catholicité se divise. Chacun sait bien qu'il ne peut y avoir qu'un pontife suprême avéré, qu'un unique chef légitime; seulement on ignore où il se trouve. Cela dure plus d'une moitié de siècle. Que faudrait-il pour que, dans l'humiliation et la souffrance d'un tel état de choses, on cherchât à s'entendre, à accepter la division comme règle désormais plus sage et plus pratique? Pour le coup ce serait la ruine, la ruine fatale et irrémédiable. Mais non. La foi à l'unité nécessaire ne fléchit nulle part. Le moment vient où cette foi, invinciblement restée debout dans la conscience chrétienne, reprend tous ses droits et rétablit, par un accord solennel, l'unité matériellement voilée et compromise. Quelle crise, messieurs, que le schisme d'Occident! et jamais l'Église fut-elle plus menacée? Comment douter qu'elle a dû le salut au Christ qui l'aimait? C'est lui qui, en ce suprême péril, lui a tendu les deux mains comme à Pierre sur les vagues du lac de Génézareth. C'est lui qui

a maintenu intacte et intègre l'idée de l'unité du pontificat suprême. C'est lui qui a ramené la tranquillité après l'orage, un orage dont il est vraisemblable que jusqu'à la fin des siècles on ne verra plus le retour. *Christus dilexit Ecclesiam.*

Cette énumération des principaux épisodes de l'histoire de l'Église, quelque brève que j'essaye de la rendre, nous entraînerait trop loin si je me permettais de la poursuivre. Je ne la prolonge pas davantage. Et cependant comment passer entièrement sous silence les grandes épreuves dont aujourd'hui même nous ne voyons pas le terme! Celles dont nous venons de parler sont closes; celles auxquelles je fais allusion durent toujours.

Pourquoi dans la vie de l'Église, aimée du Christ, ces formidables ruptures, non d'un groupe d'âmes, mais de vastes nations, mais de peuples entiers? Pourquoi Mahomet, ravisseur de la foi, du fond de l'Arabie jusqu'aux extrémités de l'Afrique? Pourquoi Photius qui détache l'Orient, pourquoi Luther, Calvin, Henri VIII, qui séparent presque la moitié de l'Europe du vieux faisceau catholique? Le penseur s'afflige de l'immensité et de la persistance de ces maux. Sans doute il les explique par la liberté humaine, que Dieu respecte dans ses écarts publics comme dans ses écarts privés; sans doute il espère que le dernier mot n'est pas dit de ces catastrophes prolongées, mais qui,

dans l'histoire totale de l'Église, ne représenteront en fin de compte, même avec des siècles, qu'un court espace de temps; sans doute enfin il se persuade que sous le drapeau de ces désertions en masse la bonne foi rattache à l'âme de l'Église de prodigieuses multitudes d'âmes. Il n'en demeure pas moins que le problème est ardu et douloureux.

En dépit des difficultés et des ombres, nous nous tiendrons invinciblement à l'affirmation de saint Paul : *Christus dilexit Ecclesiam*. Cela est de croyance révélée; nous en avons en outre des preuves aussi nombreuses que décisives. Ce qui reste d'inexpliqué ne saurait prévaloir contre ce qui d'un côté est enseigné par l'esprit de Dieu, de l'autre est démontré par les faits.

N'insistons pas davantage. Vous aurez compris, messieurs, qu'il est de notre devoir élémentaire de nous efforcer de partager à l'aide de nos souvenirs, puisque nous n'avons pu le faire au moment même, chacun de ces grands mouvements de dilection et de dévouement de Jésus-Christ envers l'Église, notre devoir de revivre le passé en union avec Jésus, persuadés, et à juste titre, que nous lui serons en cela souverainement agréables. Il me semble qu'une part de notre piété envers Notre-Seigneur peut et doit consister dans cette intelligence cultivée, délicate et affective de ce qu'il a été et de ce qu'il a fait pour sa belle œuvre préférée. Je me persuade qu'il attend de nous que, par une pleine

adhésion de notre pensée et de notre cœur, nous honorions dans l'institution de l'Église ce qui fut le plus haut rêve de sa pensée et le meilleur objet des attachements de son cœur.

III

La troisième façon d'aimer l'Église dont il me reste à vous parler, messieurs et chers confrères, vous paraîtra peut-être inaccoutumée, peut-être ingénieuse et d'une inspiration trop personnelle. Je ne disconviens pas que je la tire de mon propre sentiment et de mes dispositions privées. Avec vous je suis à l'aise. Je vous ouvre mon âme, mes habitudes d'âme, vous laissant juges de ce que vous pouvez prendre ou laisser de mes cordiales communications.

Les patries humaines gardent et cultivent le souvenir des grands serviteurs qui se sont dévoués à leur cause et les ont illustrées par la supériorité de leur talent, de leur vaillance ou de leur générosité. La France, par exemple, montre avec un légitime orgueil la lignée de ses héros, de ses savants, de ses orateurs, de ses poètes, de ses artistes, et c'est aimer la France que d'entretenir au meilleur de son âme la mémoire reconnaissante de ses fils les plus cé-

lèbres, qui ont contribué à lui assurer dans le monde et dans l'histoire son rang et son prestige sans égal.

L'Église, elle aussi, se souvient de ses serviteurs d'élite : ce sont les saints. Elle les élève sur ses autels, elle les propose à notre admiration ; elle désire que nous les aimions comme elle les aime, comme les a aimés et les aime Jésus-Christ.

Vous récitez quelquefois, messieurs, la litanie des saints, soit pour répondre aux exigences pieuses de la liturgie, soit pour satisfaire votre propre dévotion. Vous arrive-t-il de la réciter sous l'inspiration de l'idée et du sentiment que je vous signale ? Ces noms illustres, qui tombent de vos lèvres, ne sont-ils pour vous qu'une simple et intéressante nomenclature, ou bien vous représentez-vous que vous entrez en relation de gratitude et d'amitié avec ces aînés de la patrie spirituelle dont ils ont été et resteront à jamais les soldats, les défenseurs, les ouvriers, la gloire la plus pure, le plus magnifique ornement ? Car enfin tous ces disparus survivent. Le Christ a dit de ses élus : « Je veux que là où je suis, ils soient avec moi. » Si mystérieuse que soit l'existence d'outre-tombe, nous y croyons au nom de notre raison, surtout au nom de notre foi ; nous savons qu'elle se réalise d'abord par la société des âmes avec Jésus-Christ. Oui, tous ces disparus survivent. Ils nous entendent, ils nous accueillent, ils

répondent à nos avances autant de fois qu'à travers le mystère des séparations présentes, nous nous portons vers eux d'un mouvement de tendresse et d'attachement.

Il nous faut les aimer. Il faut leur dire que nous les aimons.

Au premier rang, voici Marie, mère du Christ, par conséquent l'incomparable ouvrière et Mère de l'Église, celle de qui la coopération au plan divin sur le monde a plus fait pour l'Église que le concours accumulé de tous les saints, la créature que Notre-Seigneur a le plus ineffablement aimée. A Marie, reine de l'Église, louange, honneur, amour.

Voici les douze Apôtres, les fondations vivantes de l'Église. Ils ont tous donné leur vie pour elle. Ils sont tous nommés par leur nom, tellement ils ont droit à notre reconnaissance. Nous les aimerons, ces vaillants de la première heure, ces fiers athlètes des origines, Pierre et Paul surtout, les deux magnanimes ancêtres de notre foi. Jésus les a aimés.

Voici les Martyrs ; quelques noms seulement, mais nous savons qu'ils sont légion. Ils ont témoigné de l'Évangile sous la dent des bêtes, sous le fer des bourreaux, sur le feu des bûchers, dans l'horreur infecte des cachots. Ils venaient des conditions obscures et des situations brillantes ; ils étaient riches ou pauvres ; leur foule se composait d'enfants, d'adolescents, de jeunes filles, de mères de famille, d'hommes mûrs, de vieillards ; la gerbe splendide des

immolés comptait des fleurs et des fruits. Nous aimerons les Martyrs. Jésus les a aimés.

Voici les Docteurs, voici les Pontifes et les Pasteurs des peuples, gardiens de la hiérarchie sainte, défenseurs de la Vérité révélée. De la parole et de la plume ils ont lutté contre l'erreur. Ils ont fait la lumière où les adversaires amassaient l'ombre. Ils ont laissé d'incomparables monuments de science et de génie. Une part du trésor que nous possédons, dont nous vivons, nous la leur devons. Nous aimerons les grands ouvriers de l'intégrité du dogme. Jésus les a aimés.

Voici les fondateurs d'Ordres religieux, les amants des conseils évangéliques; les affamés de pauvreté, de pénitence, de détachement; les dédaigneux de l'orgueil et de la volupté, les anges anticipés du ciel. Ils ont vaincu le monde, ce qu'il y a de mauvais dans le monde. Ils ont soulevé l'âme humaine au-dessus des sens. Nous les aimerons, les ascètes et les mortifiés. Jésus les a aimés.

Voici les Vierges : *Sancta et immaculata virginitas, quibus te laudibus efferam, nescio*; blanche phalange des immaculés parmi les fanges de la terre, lis éclos sur tous les chemins de dépravation et de luxure, fières revanches de tous les paganismes, fleurs de choix du Christianisme. Nous les aimerons, Jésus les a aimés, les a tant aimés, à commencer par Jean : *discipulus ille quem diligebat Jesus*¹.

¹ Joan. XXI, 7.

La litanie des saints et tous les martyrologes ensemble, est-il besoin de le faire remarquer? ne nous donnent pas l'idée exacte de la multitude des serviteurs de l'Église : *Vidi turbam quam dinumerare nemo poterat*¹. Derrière les privilégiés dont les noms glorieux survivent, se cache la masse profonde des obscurs et des inconnus, que Jésus connaît et que nous connaissons un jour. Il nous faut avoir beaucoup de dévotion pour cette foule anonyme dans les rangs de laquelle nous prendrons notre place plus tard; car il n'est pas vraisemblable, messieurs, que nous appartenions jamais à l'élite des saints canonisés. Tous ces petits, tous ces cachés, tous ces représentants sans éclat de l'Évangile, tous ces chrétiens fidèles, tous ces bons prêtres ensevelis dans l'ombre d'un ministère silencieux, c'est encore l'Église. Oserai-je dire qu'étant infiniment plus nombreux que les autres, ils sont en quelque sorte plus l'Église, comme les pierres des fondations et des murailles d'un édifice sont plus l'édifice que les hautes colonnes et les beaux portiques dont le regard est justement émerveillé? Jésus les a aimés et les aime, ces inaperçus du monde. Nous devons nous aussi les aimer.

Voyez, messieurs et vénérés confrères, quelle ampleur et quelle beauté notre amour de l'Église peut atteindre, si nous savons lui donner le

¹ Apocal. VII, 9.

sens intelligent qui lui convient et ses proportions véritables. Une idée, la plus sublime des idées, la coexistence du divin et de l'humain dans le monde. Un fait, le plus colossal des faits de l'histoire, l'évolution au milieu de mille obstacles d'une société orientée vers le ciel, sans nul dédain de la terre. Dans la mise en œuvre de ce fait, une famille de grandes âmes, les unes éblouissantes de gloire dès ici-bas, les autres dissimulées et perdues dans l'ombre momentanée du temps, mais à qui l'éternité réserve les revanches infinies. Et sur cette idée, sur ce fait, sur ces âmes, s'étend et plane la magnifique dilection du Christ, à laquelle notre propre dilection doit s'unir.

Qu'ajouterai-je encore, messieurs? D'un seul mot, le voici. Ce que nous venons de dire de l'Église du passé, vous le devinez sans peine, il faut le dire de l'Église du présent et de l'avenir.

Pour Jésus-Christ, contemporain de tous les âges, c'est toujours le présent. Aujourd'hui, comme hier, le Christ demeure vivant dans l'Église. C'est lui qui, mêlant à ses éléments humains l'inaltérable force de sa divinité, fait d'elle l'extension et la perpétuité de son Incarnation. C'est lui qui, parmi les attaques, les animosités, les menaces dont elle est l'objet sous nos yeux et qui parfois nous troublent, l'anime de vaillance et de persévérance, l'aide à poursuivre, en face des adversaires étonnés, sa

tâche sainte, car incontestablement elle la poursuit, et, si nous en avons le loisir, nous le constaterions bien vite ensemble. C'est lui qui suscite des serviteurs puissants, un Léon XIII, notre consolation et notre orgueil, des milliers de prêtres pieux, de missionnaires héroïques, de sœurs des malades et des pauvres mille fois prêtes à leur sacrifier leur vie, de chrétiens fidèles prêts aux générosités nouvelles, aux nouveaux dévouements que les circonstances commandent. Oh! qu'il nous la faut aimer l'Église du présent, dans l'imperturbable sécurité de notre foi, dans un redoublement de virile et fière affection!

Et ce sera demain comme aujourd'hui. L'Église de l'avenir... Qui soulèvera le voile qui cache ses destins? Qui sait, messieurs, si nous ne sommes point à la veille d'un grand siècle chrétien, si l'heure n'est pas proche de consolants retours des peuples au bercail de Pierre? Qui sait si la Russie et l'Angleterre, avant cent ans, revenues à la foi des ancêtres, ne se joindront pas à la France, lassée des tentatives de laïcisation de son vieil esprit catholique, pour conquérir le monde ouvert de toutes parts, l'Afrique jusqu'à l'impénétrable, l'immense Asie jusqu'à la fermée? Qui sait?

« Levez les yeux, regardez les nations, les voils qui blanchissent pour les moissons prochaines¹. »

¹ Joan. iv, 35.

Nous aimerons par avance, avec l'Église du présent et du passé, l'Église de l'avenir : *Christus dilexit Ecclesiam*.

Messieurs et chers confrères, ne m'accusez pas de m'abandonner à une sorte d'exaltation de circonstance. Ne dites pas que je vous prêche des choses plus spéculatives que pratiques.

Je ne sais rien de plus pratique pour un prêtre que d'être soulevé au-dessus de l'insuffisance et de l'étroitesse trop habituelle de ses préoccupations privées, de monter vers les sommets des grandes pensées, des grands sentiments, des grandes amours.

Allons, messieurs, emplissons-nous l'âme, avant de nous quitter, d'admiration intelligente et de généreux attachement pour l'Église, œuvre du Christ; pour l'Église, sacrement du Christ dans le monde. Ayons la passion de l'Église! Il faut bien que notre vie soit dominée par quelque chose de noble et d'ardent et d'entraînant. Avec le souci méritoire de nos paroisses, entretenons en nous le culte de l'Église universelle.

Embrassons d'une puissante étreinte de dilection, comme le Christ, toute l'Église terrestre et militante qui fera place, ses destinées une fois consommées ici-bas, à l'Église triomphante et céleste : *gloriosam Ecclesiam non habentem maculam aut rugam aut aliquid hujusmodi*; l'Église où nous nous retrouverons tous, messieurs, oui, tous, je vous conjure de le désirer

pour moi aussi ardemment, aussi fraternellement que je le désire pour vous, dans le repos mérité, la paix conquise, la lumière pleine et indéfectible, l'éternelle et impérissable félicité.

Amen.